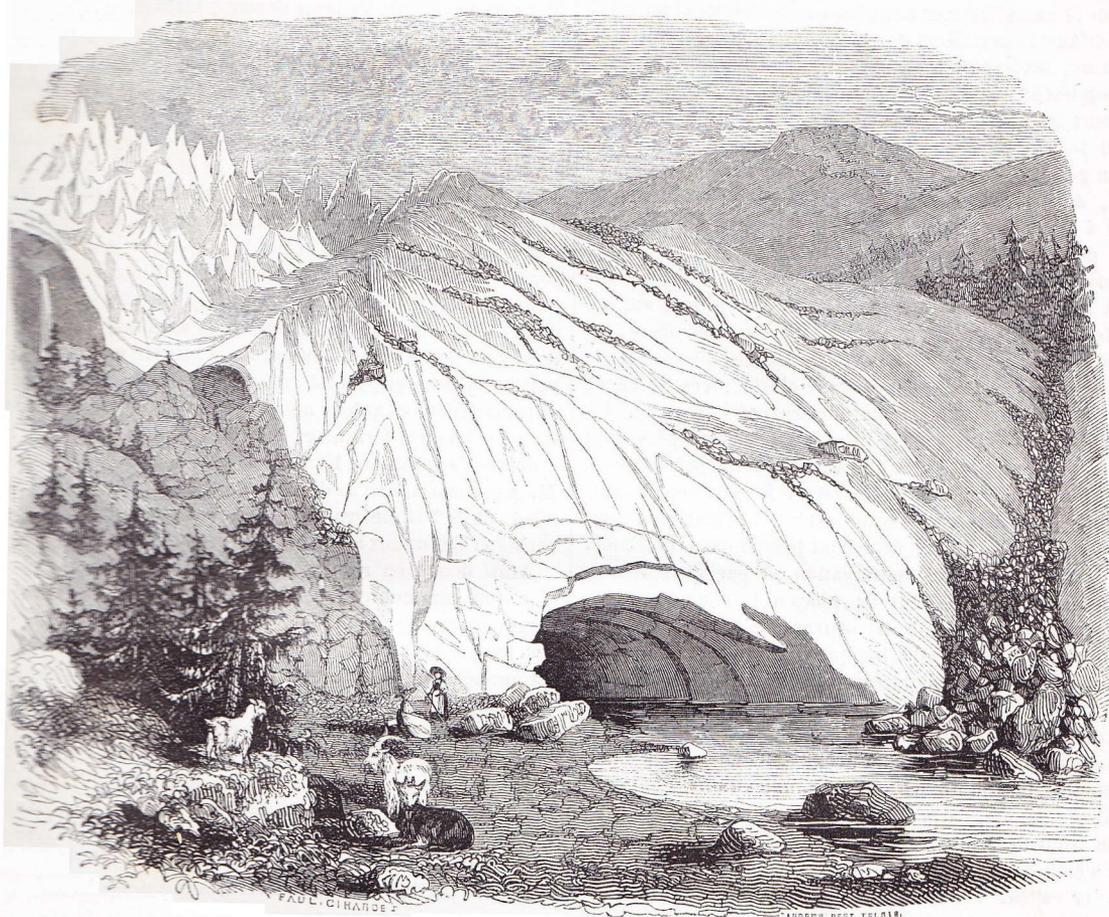


LES GLACIERS.



(Fig. 1. Extrémité inférieure du Glacier de Zermatt, canton du Valais.)

Parmi les merveilles de la Suisse, aucune n'excite à un aussi haut degré l'étonnement et la curiosité que la vue des glaciers. Figurez-vous, en effet, les sensations du voyageur ami de la nature qui les visite pour la première fois. Depuis Berne ou Genève, il a admiré cette chaîne des hautes Alpes, dont les sommets couverts de neiges d'une blancheur éblouissante resplendissent aux feux du soleil. Le soir, quand la plaine est déjà depuis long-temps ensevelie dans l'ombre, ils se colorent d'une teinte rosée, semblable à l'incarnat de la jeunesse; mais dès que l'astre ne les frappe plus de ses rayons, ils pâlissent tout-à-coup, et les teintes livides de la nuit succèdent à la coloration du soir. On dirait que ce ne sont plus des montagnes vivantes qui se dressent à l'horizon, mais que leur cadavre seul est resté debout. A mesure qu'on s'approche du pied de ces colosses, les forêts et les prairies remplacent les champs cultivés; les formes du terrain deviennent plus abruptes, la vallée se rétrécit, et le chemin serpente sur ses flancs, tandis que le torrent, souvent invisible, gronde au fond de l'abîme. Tout-à-coup, au détour de la route, des pyramides de glace apparaissent entre les noirs sapins; la vallée semble barrée par une cascade gelée: c'est l'extrémité inférieure d'un glacier; un ruisseau s'échappe de son pied, et ce ruisseau est la source d'un grand fleuve.

Ce qui surprend d'abord, c'est l'existence même de ces masses de glace au milieu de la végétation la plus luxuriante. Je ne parlerai pas du glacier entouré de sapins que représente notre planche, et auquel le laborieux Valaisan dispute le sol où il cultive l'orge et la pomme de terre; mais je citerai ceux de Grindelwald dans le canton de Berne, près desquels le seigle et les merises mûrissent

tous les ans, et surtout celui de la Brenva, au-dessus de Courmayeur, qui des flancs escarpés du Mont-Blanc descend au milieu des champs de blé, dont les épis dorés se balancent à l'ombre des pyramides de glace*.

Long-temps la présence des glaciers dans des vallées où la neige disparaît souvent au milieu d'avril ou au commencement de mai parut un fait inexplicable. Il était réservé à Scheuchzer d'abord, à de Saussure ensuite, d'analyser ce phénomène.

On sait qu'à mesure qu'on s'élève au-dessus du niveau de la mer la température de l'air va toujours en décroissant. Si donc les montagnes atteignent une certaine hauteur variable dans chaque climat, la neige qui tombe sur leurs sommets pendant l'hiver, le printemps et l'automne, ne fond point en été. La limite au-dessus de laquelle la neige ne disparaît plus dans la belle saison se nomme la *limite* ou la *ligne des neiges éternelles*. Ainsi en moyenne, près de l'Equateur, d'après l'illustre Alexandre de Humboldt, cette limite est à 4 800 mètres au-dessus de la mer; dans les Alpes de la Suisse, à 2 750 mètres; au cap Nord, sous le 71° degré de latitude boréale, elle s'abaisse à 720 mètres; et enfin, au nord du Spitzberg, les flots de la mer Glaciale viennent ronger les bords de champs de neiges éternelles. Ainsi, depuis l'origine des siècles, les neiges s'accumulent autour des sommets des Alpes, et occupent des espaces immenses connus sous le nom de *névés*.

La limite de ces névés coïncide avec celle des neiges. Mais si un vallon étroit, une gorge profonde, descendent

* En moyenne, l'extrémité inférieure des quatre glaciers les moins élevés de la Suisse est à 1 230 mètres au-dessus du niveau de la mer.

de ces champs de neige vers la vallée, alors le névé descend dans ce couloir où les rayons du soleil ne sauraient le fondre en entier; car ces masses gelées qui semblent le type de l'immobilité sont animées d'un mouvement progressif continu; ces rivières de glace coulent comme celles de la plaine, seulement leur course est plus lente, et elles accomplissent en une année le trajet qu'un fleuve rapide parcourt en quelques minutes. Voici les preuves de ce fait si incroyable en apparence. La surface des glaciers est en général couverte de blocs de pierre de toute grandeur, appelés *blocs erratiques*. Ces blocs s'accumulent aussi à leur pied, et y forment un amas connu sous le nom de *moraine terminale* (voy. fig. 4 sur la droite). Depuis long-temps on avait constaté que ces blocs n'étaient point de la même nature que la *roche en place*, sur laquelle repose le glacier. En remontant vers les névés, les géologues étaient arrivés à la source de ces blocs, guidés par la longue traînée qui couvre le glacier; ces traînées, connues sous le nom de *moraines centrales* (voy. fig. 2), les avaient conduits au pied des aiguilles escarpées dont les éboulements continuels dus aux gelées du printemps et de l'automne alimentent la moraine. Il était donc incontestable que ces blocs sont transportés par le glacier, depuis les aiguilles d'où ils se détachent jusque dans la plaine. On vérifia ce fait par l'observation et par l'expérience. Des paysans remarquèrent des blocs qui, chaque année, avançaient vers la plaine, et souvent les guides de Chamouni ou de Grindelwald indiquent au voyageur le trajet parcouru par un bloc depuis un certain nombre d'années. On fit mieux: des savants prirent des alignements, c'est-à-dire qu'ils se placèrent de manière à ce que le *bloc erratique* se trouvât sur la même ligne droite que deux autres objets immobiles, tels qu'un arbre et le sommet d'une montagne. L'année suivante, l'arbre, le sommet de montagne et le bloc ne se trouvaient plus sur une même ligne droite; donc le bloc s'était déplacé, et on put s'assurer qu'il était descendu vers la vallée. Voici un autre fait qui met cette vérité hors de toute espèce de doute. Un explorateur ardent des hautes Alpes, M. Hugi de Soleure, désirant étudier le glacier inférieur de l'Aar, fit construire dans l'été de 1827, sur le *glacier même*, une petite cabane. Les blocs de la moraine lui fournirent les pierres de son édifice, qui se trouvait au pied d'une montagne en forme de promontoire, connue sous le nom d'*Abschwung*. En 1839, M. le professeur Agassiz de Neuchâtel, et Desor, voulurent retrouver cette cabane; ils la cherchèrent vainement au pied de l'*Abschwung*, et désespéraient déjà de leur tentative, lorsqu'ils aperçurent une mesure délabrée à une assez grande distance du promontoire. Il pouvait rester encore quelques doutes sur l'identité de la cabane; mais sous un tas de pierres servant à fixer une perche ils découvrirent une bouteille, et dans cette bouteille des papiers de la main de M. Hugi: ils portaient qu'en 1827 il avait construit sa cabane au pied même de l'*Abschwung*; qu'en 1830 elle en était éloignée de 60 mètres environ, et que l'ayant visitée de nouveau en 1836, il la trouva à la distance de 715 mètres. La bouteille contenait en outre les cartés de visite de plusieurs voyageurs. MM. Agassiz et Desor s'empressèrent de mesurer la distance à l'*Abschwung* au moyen d'une longue corde; elle était de 4450 mètres. En 1840, M. Agassiz constata de nouveau que la cabane s'était avancée de 65 mètres. Ainsi en 15 ans cette cabane s'était éloignée de son point de départ de 4495 mètres; en moyenne, elle avait parcouru chaque année un trajet de 415 mètres.

Pour mieux étudier les phénomènes des glaciers, M. Agassiz s'est établi sur celui de l'Unteraar, mais à 650 mètres plus haut que M. Hugi, et à 2700 mètres environ au-dessus du niveau de la mer. Au milieu de la moraine centrale, il a choisi un bloc erratique immense qui lui sert de toit. De loin, un drapeau flottant à l'extrémité d'un mât élevé

signale l'*Hôtel des Neuchâtelois*; la cuisine est au-dessous de la partie du bloc qui s'avance en forme de portique; la chambre à coucher a été creusée dans la glace au-dessous du bloc; on ne saurait s'y tenir debout, mais un lit de pierres recouvertes de foin est une couche voluptueuse pour l'explorateur des glaciers. Il y a 16 kilomètres depuis l'hospice de Grimsel jusqu'à l'hôtel des Neuchâtelois. Le premier plan de la figure 2 peut donner une idée des difficultés de la route; on fait la moitié du trajet sur la moraine centrale, au milieu des blocs entassés sur le glacier. C'est là que M. Agassiz vient de passer deux étés, afin d'observer tous les phénomènes des glaciers pendant le jour et pendant la nuit, par le beau temps et par la pluie, par la chaleur et par le froid. C'est dans ces régions où l'hiver règne sans partage, c'est dans cette Sibérie qu'il s'est exilé volontairement deux fois, afin de dérober à la nature quelques uns de ses secrets. Certes, l'amour de la science est une sainte passion, puisqu'elle transforme en jouissances les privations et les fatigues, et qu'elle ne recule devant aucun sacrifice, même celui de la fortune et des plaisirs, buts avoués de la plupart des ambitions humaines! Sur son bloc erratique, M. Agassiz a inscrit sa distance de l'*Abschwung*. En 1840 elle était de 797 mètres, et les observateurs futurs pourront constater désormais le phénomène de la marche des glaciers.

Ainsi donc, en résumé, un glacier est une masse de glace en communication avec les névés, ou champs de neiges éternelles des hautes sommités, comme un fleuve l'est avec le lac où il prend sa source. Cette masse de glace est animée d'un mouvement progressif, lent mais continu, qui explique sa présence dans les vallées. En effet, pendant l'été l'extrémité inférieure du glacier fond sous l'influence de la chaleur solaire: cette fonte alimente les grands fleuves, tels que le Rhône, le Rhin, le Tessin, la Reuss, l'Aar, l'Adige, dont les eaux sont toujours hautes en été et souvent basses en hiver; mais tout ce que le glacier perd par la fusion de son extrémité inférieure est remplacé par les parties supérieures qui descendent. Sans cesse alimenté par l'immense réservoir des névés, il répare ses pertes comme le fleuve issu d'un lac. Il s'établit ainsi une espèce d'équilibre entre la fusion et la progression. Pendant les étés froids la progression l'emporte, et le glacier s'avance dans la vallée, renversant devant lui les forêts et les maisons: c'est ce qu'on a vu pendant les étés si froids de 1816 et 1817, et pendant celui de 1841. L'été est-il très chaud, le glacier fond beaucoup, et, sa progression n'étant pas en rapport avec la fusion, il semble reculer. Mais malheureusement les terres qu'il avait envahies sont vouées à une éternelle stérilité; car il les a couvertes du gravier, du sable et des pierres qu'il charrie sans cesse de la montagne à la plaine.

Les blocs erratiques nous ont dévoilé cette progression, dont le raisonnement pouvait démontrer la nécessité. Mais eux-mêmes présentent les formes et les dispositions les plus curieuses. Le plus souvent ces blocs tombent sur les bords des glaciers; ils cheminent alors à la suite les uns des autres, en suivant toujours le bord, j'oserais presque dire le *rivage* du glacier, et forment de longues bandes appelées *moraines latérales*. Mais de même qu'un grand fleuve est formé par la réunion de plusieurs rivières, de même un glacier principal résulte souvent de la jonction, de la réunion en un seul de plusieurs petits glaciers secondaires. Au confluent de deux de ces glaciers qui se confondent pour en former un seul, les deux moraines latérales qui longent l'éperon ou le promontoire qui les sépare convergent aussi, se joignent, se confondent, et constituent une grande moraine située au milieu du glacier commun: telle est celle qui occupe le premier plan de la fig. 2. Ces moraines prennent le nom de *moraines médianes*. Quelle que soit leur position, ces moraines contribuent également à l'accroissement de celle qui, à l'extrémité du glacier, est formée par l'entassement des

blocs erratiques charriés par lui, et qui finissent par s'accumuler à ses pieds. Nous avons déjà appris à les connaître sous le nom de *moraines terminales* (voy. fig. 4).

Sur quelques glaciers, et sur celui de l'Aar en particulier, on voit avec étonnement des blocs erratiques supportés par des poutrelles de glace élevés quelquefois d'un mètre et plus au-dessus de la surface du glacier; ils sont connus sous le nom de *tables des glaciers* (fig. 5). Ce phénomène s'explique facilement. En été, la surface supérieure du glacier diminue par la fusion et l'évaporation, actives surtout pendant le jour et quand le soleil luit de tout son éclat; mais lorsqu'un gros bloc gît sur la glace, il la préserve contre l'action de l'air et du soleil; elle ne fond donc point, et tandis que le niveau général du glacier s'abaisse autour de ce point, ce niveau reste le même sous le bloc erratique, qui se trouve, au bout d'un certain temps, élevé au sommet d'un poutrelle dont la hauteur est proportionnelle à l'activité de la fusion et de l'évaporation pendant les chaleurs de l'été.

Toutes les moraines centrales considérables peuvent être considérées comme des amas de tables de glaciers; car toutes forment une longue arête élevée quelquefois de plusieurs mètres au-dessus du niveau général de la glace. Ainsi celle que représente la figure 2 avait dans plusieurs points 8 à 10 mètres d'élévation au-dessus du glacier de l'Unterar, et semblait une petite chaîne de montagnes reposant sur un fleuve gelé.

Sur quelques glaciers, le voyageur s'arrête aussi avec étonnement devant des cônes formés en apparence d'une accumulation de graviers. Leur régularité est telle qu'on hésite à les considérer comme une œuvre de la nature. Ils varient en hauteur depuis quelques décimètres jusqu'à plusieurs mètres. En les examinant de plus près, on reconnaît que leur surface seulement est formée de graviers unis par un ciment glacé, mais que leur squelette consiste en un cône de glace compacte dont la formation s'explique par l'action préservative du sable et des cailloux accumulés en plus grande abondance sur un point du glacier. M. Agassiz leur a donné le nom de *cônes graveleux*.

Il est des glaciers qui ne sont couverts que d'un petit nombre de blocs erratiques; ce sont les plus beaux aux yeux de l'artiste: leur surface unie comme une glace, capricieusement crevassée ou hérissée d'aiguilles aux formes fantastiques, brille aux feux du soleil, et contraste avec les sombres forêts de sapins ou le vert tendre des prés qui les encadrent. Mais d'autres sont sillonnés de longues moraines, et quelques uns disparaissent totalement sous les amas de pierres qu'ils charrient: alors le voyageur ignore souvent qu'il marche sur un glacier, et croit traverser un éboulement de montagne. Cependant la glace qui compose la masse du glacier est toujours parfaitement pure; elle ne contient ni sable, ni gravier, ni pierres. Toutes celles qui tombent dans les crevasses se retrouvent à la surface au bout d'un certain temps. Lorsqu'on demande aux montagnards quelle est la cause de cette singularité, ils répondent: « Le glacier ne souffre rien d'impur, et rejette au-dehors tous les corps étrangers. » Des savants ont adopté l'explication populaire, qui n'est que l'expression d'un fait. Effet nécessaire de l'abaissement du niveau des glaciers, ce phénomène a été reproduit par l'expérience. Si l'on creuse un trou dans un glacier et qu'on y enterre profondément une pierre, celle-ci, au bout d'un certain temps, se montrera à la surface; mais ce n'est pas la pierre qui est remontée, c'est le niveau général du glacier qui a baissé. L'auteur de ces lignes s'en est assuré de la manière la plus positive. Ainsi peu à peu les vapeurs du merveilleux sont dissipées par le flambeau de l'expérience, et les phénomènes les plus extraordinaires ne sont qu'une conséquence nécessaire des lois immuables qui régissent l'univers.

En Suisse, la hauteur de l'escarpement qui termine un glacier varie entre dix et quarante mètres; mais tout porte

à croire que vers leur partie supérieure leur puissance doit être de cent à deux cents mètres. Leur longueur et leur largeur ne sont pas plus constantes: celui d'Aletsch, le plus large de tous, a vingt-huit kilomètres de long sur une largeur moyenne de cinq kilomètres; celui de Bois, dans la vallée de Chamouny, n'a pas moins de vingt kilomètres; celui de l'Unterar a la même longueur; mais la largeur des deux derniers ne dépasse jamais trois à quatre kilomètres. Souvent un glacier se termine par une voûte (voy. fig. 4), où l'on admire les plus belles teintes azurées. Ces voûtes se forment au printemps, et sont l'ouvrage du ruisseau qui fond les glaces qui l'entourent. Cette eau, provenant elle-même de la fonte des neiges et des glaces, a une température très voisine de zéro; tantôt ses teintes rivalisent avec celles de la voûte, tantôt elle charrie du sable et du gravier qui altèrent sa pureté et la colorent en jaune et même en noir. Dans la vallée de Grindelwald, deux glaciers distants à peine de quelques kilomètres donnent naissance à deux torrents, dont l'un, limpide et pur, se nomme la Lutschine blanche; l'autre, sale et fangeux, la Lutschine noire.

On se ferait une très fautive idée de la glace d'un glacier si on la croyait semblable à celle de nos rivières et de nos étangs: celle-ci est compacte et homogène comme le verre; celle des glaciers, au contraire, est formée de fragments irrégulièrement cristallisés, dont la grosseur égale souvent celle du pouce, et qui sont séparés par un nombre infini de petites crevasses ou fentes d'une ténuité extrême, et désignées pour cela sous le nom de *fissures capillaires*. Veut-on s'assurer de leur existence, il suffit de frotter un morceau de cette glace avec de l'encre de Chine: l'encre pénètre dans ces fissures, et l'on aperçoit alors un réseau de lignes noires qui recouvre toute la surface du morceau. Remplies d'eau mêlée de petites bulles d'air, ces fissures séparent des fragments de glace fort peu cohérents entre eux; car si avec le marteau on frappe sur un bloc, celui-ci se brise à l'instant en mille morceaux. Cette structure s'explique aisément: en effet, la glace des glaciers n'est autre chose que de la neige qui s'est imbibée d'eau provenant soit de la pluie, soit de la neige elle-même, et qui s'est ensuite congelée à plusieurs reprises.

Ces notions étaient nécessaires pour comprendre une des deux explications que l'on a données de la progression des glaciers. De Saussure, et depuis lui des géologues et des physiciens du plus grand mérite, affirment que les glaciers, entraînés par leur propre poids, glissent sur leur fond, s'affaissent sur eux-mêmes, et arrivent ainsi jusque dans les vallées inférieures; ils les comparent à une rivière, où un flot pousse l'autre jusqu'à la mer. Scheuchzer trouva le premier de grandes difficultés à admettre cette explication. Je ne les rapporterai point ici; qu'il me suffise de faire connaître sa théorie, qui a été reproduite par MM. T. de Charpentier, Biselx, prieur de l'hospice Saint-Bernard, et le professeur Agassiz. Pendant le jour, en été, un glacier est parcouru par une quantité innombrable de petits ruisseaux et de filets d'eau; toute sa masse est donc pénétrée par l'eau qui tombe dans les crevasses, coule dans les rigoles, et s'infiltré dans les fissures. Si vous creusez un trou dans le glacier, ce trou est toujours plein d'eau; quelque diligence que vous fassiez, vous ne pouvez le vider entièrement, ou, bien, à peine vide, il se remplit à l'instant même de nouveau, sans qu'une goutte d'eau y tombe par l'orifice supérieur. Ainsi donc, en été, le glacier n'est qu'une réunion de fragments de glace séparés par des lames d'eau infiniment minces, une éponge de glace imbibée d'eau. Mais lorsque les froids de l'automne, du printemps et de l'hiver pénètrent dans cette masse, cette eau se congèle, passe à l'état de glace, agrandit les fissures qu'elle remplit, écarte les fragments, et la masse entière du glacier se gonfle et se dilate dans tous les sens. On sait en effet, que l'eau,

en passant à l'état de glace, augmente de volume. Les bouteilles dans lesquelles un liquide se congèle, se brisent. Quand il gèle à *Pierre fendre*, c'est que l'eau qui a pénétré les fentes des pierres les fend en se congelant. Rien ne résiste à cette force. Par une forte gelée, des

bombes remplies d'eau éclatent, ou le tampon qui bouche l'orifice est chassé, et on voit sortir à sa place un cône de glace. Les rochers les plus durs se séparent, se morcellent, et au Spitzberg, où ces phénomènes agissent avec tant d'énergie, les montagnes ne sont plus que des amas de blocs



(Fig. 2. L'Hôtel des Neuchâtelois, sur le Glacier de l'Unteraar, canton de Berne.)

désaggrégés et entassés l'un sur l'autre. Ainsi donc, quand l'eau contenue dans les fissures de la glace se congèle, le glacier augmente de volume dans toute son étendue et dans tous les sens, mais surtout dans le sens de sa longueur. Or il ne saurait reculer, adossé qu'il est contre les montagnes d'où il descend; c'est donc à son extrémité inférieure que cette augmentation de volume se manifeste, et le glacier avance.

La surface d'un glacier, avons-nous dit, est rarement unie; elle est sillonnée par des fentes, interrompue par des crevasses profondes, creusées de nombreuses cavités et percée de petits puits verticaux à parois azurées, remplies d'une eau dont la fraîcheur et la limpidité tentent le voyageur altéré; leur diamètre est à peine de 2 à 4 décimètres, mais leur profondeur est très considérable. Pour en donner une idée, les guides de Chamounix y plongent avec force leurs longs bâtons ferrés qui ne reviennent à la surface qu'au bout de plusieurs secondes. De Saussure a le premier expliqué la formation de ces puits: qu'une pierre mince de médiocre étendue et d'une couleur foncée se trouve à la surface d'un glacier, elle produira sur la glace qu'elle recouvre un effet diamétralement opposé à celui des gros blocs. En effet, elle s'échauffera aux rayons du soleil et transmettra rapidement cette chaleur à la glace sous-jacente; celle-ci fondra et la pierre s'enfoncera. Il se formera de cette manière un trou plein d'eau qui continuera de se creuser de lui-même par le procédé suivant:

L'eau, comme on le sait, atteint sa plus grande densité, ou, comme on dit, son *maximum* de densité, à la température de $4^{\circ},5$ centigrades environ *au-dessus* de zéro; ce qui veut dire qu'un litre d'eau à $4^{\circ},5$ est plus lourd qu'un litre d'eau à une autre température quelconque. Or, l'eau qui remplit le puits étant en contact avec les parois et avec le fond du puits, a toujours une température égale ou supérieure, de quelques dixièmes de degré seulement, à celle de zéro. Mais la surface du liquide, qui, pendant l'été, est exposée à l'air et aux rayons du soleil, s'échauffe et se rapproche de la température de $+4^{\circ},5$; étant plus lourde elle descend au fond du puits, réchauffe la pierre qui s'y trouve et fond une nouvelle quantité de glace. Cette couche d'eau ayant dépensé sa chaleur revient à la température de zéro; mais elle est bientôt remplacée par une nouvelle couche de la surface qui s'est échauffée à son tour. Il s'établit ainsi un courant continu d'eau chaude descendant de la surface au fond, et le puits se creuse lui-même indéfiniment.

La formation des crevasses qui sillonnent le glacier est bien différente. Quel est le voyageur qui n'a pas entendu le profond silence de ces solitudes troublé par des détonations subites, semblables au bruit du canon ou au roulement du tonnerre? Les chamois qui paissent sur les montagnes environnantes y sont tellement habitués, que le bruit d'un coup de fusil ne les alarme pas, et quelquefois le chasseur peut recharger son arme et les ajuster une se-

crande fois. Ces détonations accompagnent la formation d'une crevasse : d'abord c'est une fente linéaire peu profonde qui traverse le glacier ; mais chaque jour sa largeur et sa profondeur augmentent, et au bout de quelques mois on trouve, si l'on a suivi ses progrès, un gouffre d'une



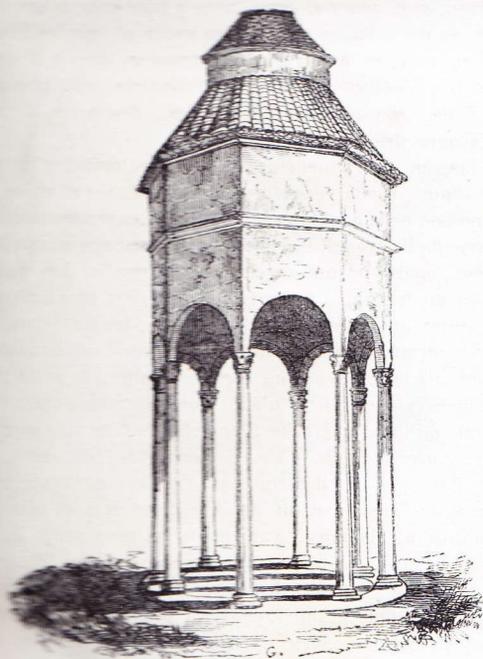
(Fig. 3. Table des glaciers.)

profondeur inconnue, et dont la largeur excède souvent plusieurs mètres. C'est à l'inégale dilatation des différentes parties du glacier qu'on peut attribuer la formation des crevasses, phénomène analogue à celui d'une masse de verre qui se fend dans toutes les directions, si l'on expose l'une de ses faces seulement à l'action d'un foyer de chaleur.

La suite à une prochaine livraison.

RIEZ

(Département des Basses-Alpes).



(La Rotonde, à Riez.)

La ville de Riez, située sur la lisière du département des Basses-Alpes, avait été colonisée par les Romains, qui lui donnaient le nom de *Riorum Apollinares*, parce que ses

habitants, disent d'anciens auteurs, rendaient un culte particulier à Apollon. Des divers monuments dont Riez fut ornée par la domination romaine, il ne reste que deux fragments : quatre colonnes, et une rotonde.

Les quatre colonnes sont à peu de distance de la ville. On conjecture qu'elles faisaient partie d'un temple d'Apollon. Elles reposent sur un massif de pierres : les bases et les chapiteaux sont en marbre ; le fût est d'un granit très dur, qui porte le nom de granit de Provence. On observe sur l'entablement des ornements qui varient à chaque entrecolonnement ; la corniche est décorée de denticules taillées en queue d'hirondelle, d'un rang de perles, et de feuilles d'eau dans la doucine, mais dont la pointe est en bas. La hauteur du fût est de 5^m,90.

La rotonde se compose de huit colonnes, placées sur un cercle en pierres froides qui leur sert de socle. Sa circonférence est de 16 mètres environ ; la hauteur des colonnes est de 4^m,15, leur grosseur est de 4^m,70. « On a appelé ce monument un panthéon, dit M. J.-F.-A. Perrot dans ses *Lettres sur Nîmes et le Midi* ; je ne sais pourquoi, car il me semble qu'on ne pourrait y placer plus d'une divinité. Et s'il est vrai qu'Apollon eut un temple à Riez, et qu'il existe des restes de ce temple, je crois qu'il serait plus raisonnable de penser que c'était là le monument consacré à ce dieu. Quoi qu'il en soit, on a construit au-dessus, je ne sais à quelle époque, une espèce de dôme de forme octogone, dont les faces correspondent au plan des entrecolonnements. Au milieu de la hauteur est une petite cimaise, puis une toiture ; plus haut, une autre construction réduite, et formant le dôme avec sa toiture. On dit que ce monument a servi de baptistère ; on dit aussi que des pénitents s'y réunissent. »

MADAME DE BEAUSOLEIL.

(Deuxième article.—Voy. p. 2.)

Le Mémoire de madame de Beausoleil, aujourd'hui fort rare, a été imprimé en 1640. Son titre est assez singulier ; suivant le langage mythologique encore de mode en ce temps-là, Pluton étant pris pour la personnification de la richesse minérale, il est intitulé : *la Restitution de Pluton à Monseigneur l'Eminentissime Cardinal Duc de Richelieu*. Un sous-titre placé au verso, et qui semble aujourd'hui trop naïf, devient touchant lorsqu'on pense à la grande infortune dont le pressentiment y est en quelque sorte contenu : il est ainsi conçu : *Avec la réputation de ceux qui croient que les mines et choses souterraines ne se peuvent trouver sans magie et sans l'ayde des démons*.

Je ne puis me dispenser de citer le commencement de la dédicace. C'est non seulement un morceau d'un grand style et qu'une âme vigoureuse a seule pu dicter, mais il est tout empreint d'un juste et superbe sentiment de la nationalité française.

« Monseigneur, dit madame de Beausoleil, on a de coutume de nous figurer l'Europe avec la couronne sur la tête, comme étant la reine des autres parties du monde ; parce qu'à la vérité elle contient dans ses bornes un grand nombre de royaumes et de monarchies puissantes en grandeur, en loix, sciences, armes, biens, richesses et hommes, bons ouvriers en toutes sortes d'arts, et dont les monarques excellent autant en religion et piété qu'en puissance ceux des autres contrées. Mais si l'on vouloit figurer dignement la France, il la faudroit couronner comme la reine des autres parties de l'Europe ; car il faut avouer qu'entre les faveurs particulières qu'elle a reçues du Ciel, en ce qu'elle est fertile en bleds, vins, fruits, et autres choses nécessaires pour l'entretien de la vie humaine, c'est qu'elle est encore douée de nobles qualitez en ses hommes, qui surpassent les Alemans en conduites de cavalerie, les Suédois et Danois en commerce, les Hollan-

LE MAGASIN PITTORESQUE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE
M. ÉDOUARD CHARTON.

DIXIÈME ANNÉE.

1842.

Prix du volume broché. . . . 5 fr. 50 cent.
relié. 7

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

LIVRAISONS

ENVOYÉES SÉPARÉMENT TOUS LES SAMEDIS.

PARIS.	DÉPARTEMENTS. <i>Franco par la poste.</i>
<i>Prix:</i> POUR SIX MOIS. 3 f. 80 c.	POUR SIX MOIS. 4 f. 80 c.
POUR UN AN . . . 7 f. 50 c.	POUR UN AN . . . 9 f. 50 c.

LIVRAISONS

ENVOYÉES RÉUNIES UNE FOIS PAR MOIS.

PARIS.	DÉPARTEMENTS. <i>Franco par la poste.</i>
<i>Prix:</i> POUR SIX MOIS. 2 f. 60 c.	POUR SIX MOIS. 3 f. 60 c.
POUR UN AN . . . 5 f. 20 c.	POUR UN AN . . . 7 f. 20 c.



PARIS,
AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
RUE JACOB, N° 50,
PRÈS DE LA RUE DES PETITS-AUGUSTINS.